

De l'espoir humain à l'espérance chrétienne dans le cinéma espagnol

Numéro 13, avril 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

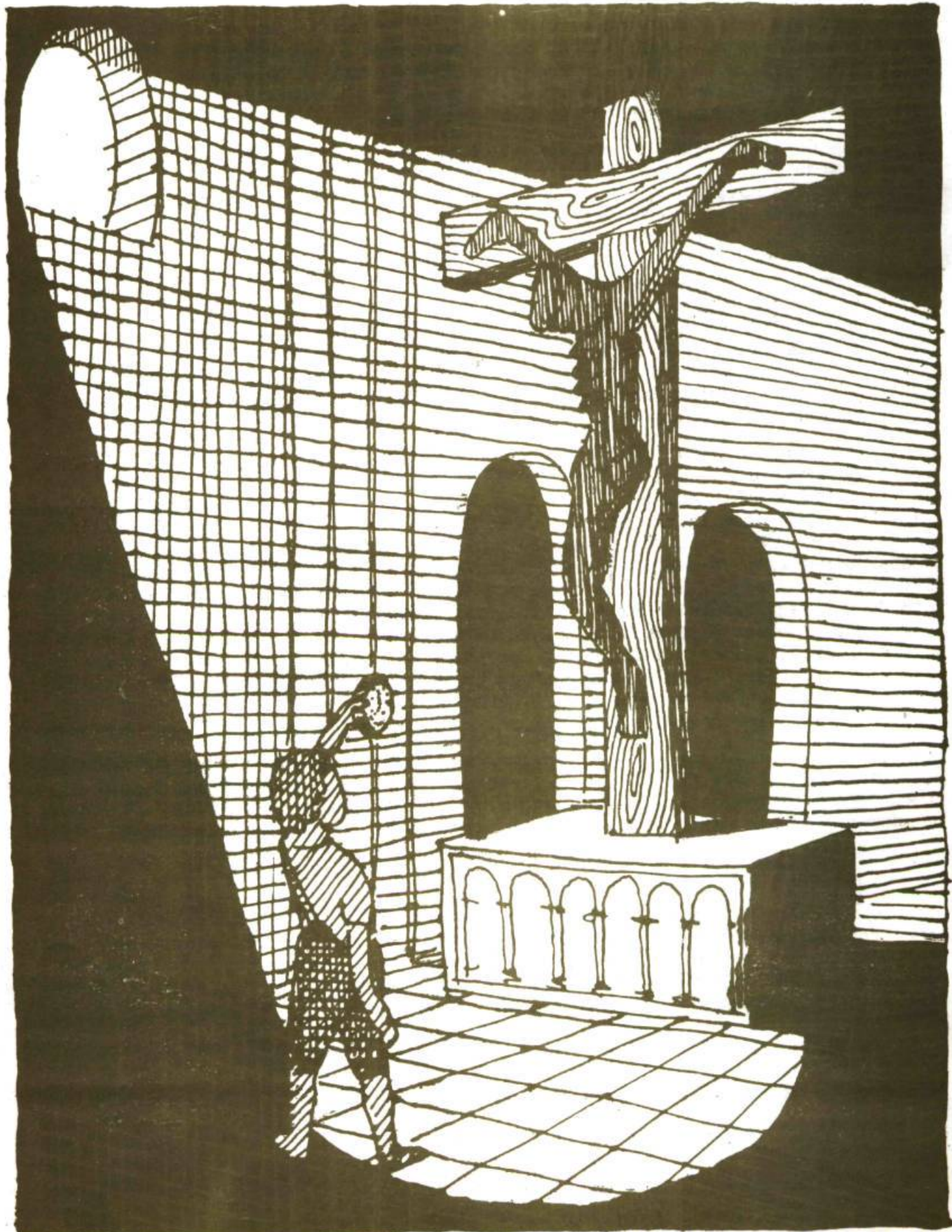
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1958). De l'espoir humain à l'espérance chrétienne dans le cinéma espagnol. *Séquences*, (13), 12–15.



DE L'ESPOIR A L'ESPERANCE AU CINEMA ESPAGNOL

DE L'ESPOIR HUMAIN A L'ESPERANCE CHRETIENNE

dans le cinéma espagnol

Naguère, Bardem s'était demandé: "A quoi sert un film?" Et avec une certaine déception, il avait répondu: "Dans les conditions actuelles de la production cinématographique, l'on aspire tout au plus à procurer une diversion momentanée au plus grand nombre de spectateurs possible." C'est dire que l'homme moyen ne va pas tant au cinéma pour réfléchir que pour se divertir, pas tant pour acquérir que pour oublier. Pourtant, le cinéma espagnol a su donner depuis la dernière grande guerre des oeuvres qui, tout en nous amusant, nous enrichissent. Les quelques films que nous avons pu voir nous conduisent de l'espoir humain à l'espérance chrétienne car, par tempérament, l'Espagnol semble rarement dans le désespoir et ses mystiques, s'ils nous prêchent la nuit des sens, c'est pour mieux déboucher en pleine lumière inaltérable.



X X X

1. L'espoir humain - Le folklore et le mélodrame s'y déployaient à l'aise. En général, les sujets traités tournaient autour des thèmes héroïques ou pleurnichards. Puis, tout à coup a surgi un film qui allie à la fois le néo-réalisme italien et l'humour anglais. C'est l'agréable Bienvenue, Monsieur Marshall. Faut-il rappeler le scénario? Villar del Rio est un petit village espagnol qui vient d'apprendre une nouvelle extraordinaire: la venue de la délégation américaine du Plan Marshall. Il faut donc se préparer à bien recevoir ces visiteurs car, de la sympathie que l'on témoignera, peut dépendre une pluie de dollars et peut-être la réalisation, pour chaque habitant, de son désir le plus cher. Tout le monde se met à l'oeuvre pour embellir le village. La veille, on fait des rêves d'or ... sauf le curé (qui se sent persécuté par le Ku-Klux-Klan), l'hidalgo (qui se voit dévoré comme un de ses ancêtres par un Peau-Rouge), et le maire (qui se métamorphose en shériff du Far West). Le lendemain, lorsque les voitures s'annoncent, la fanfare attaque une marche triomphale ... mais les autos passent en trombe, dans un nuage de poussière. On voit tout ce que ce film recèle de satire amusante. Et l'auteur, Berlanga, ne s'est pas seulement plu à se moquer des Américains (les trois parodies sont des réussites) mais aussi à attaquer certains travers propres à ses compatriotes: mendicité légendaire, palabres sur la place publique ... Cependant, la finale optimiste reste bien dans le tempérament espagnol. Après avoir espéré pendant quelques heures de la bienfaisance américaine, le bon Dieu a pitié de ces pauvres villageois: dans cette région où il ne pleut presque jamais, une averse vient féconder la terre desséchée et assurera une belle récolte. Il n'en faut pas davantage pour que les habitants se remettent au travail avec courage.

Tout le film se déroule avec une vivacité remarquable. Les Espagnols sont bien ce peuple qui s'enthousiasme pour tout ce qui est manifestation. Et le plaisir de la préparation, de l'organisation semble aussi grand que celui de la fête elle-même. Il faut voir avec quelle joie chacun fait son sacrifice pour le succès de cette journée mémorable et avec quelle générosité chacun apporte son concours pour l'embellissement du petit village. C'est d'un coeur uni que l'on espère cette visite insolite. Et c'est sans amertume que l'on subit l'échec d'un accueil si bien préparé. Cet espoir humain frustré n'est pas tragique.

La Mort d'un cycliste, de Bardem, nous fera vivre un drame psychologique. Un jour, un couple clandestin écrase un cycliste et le laisse mourant sur la route. Menacé par un critique d'art, l'amant songe à avouer sa culpabilité, tandis que Marie-José ne veut pas compromettre sa vie avec son riche mari. Elle mène son amant hors de la ville pour l'écraser froidement. De retour, comme elle veut éviter un cycliste,

elle tombe dans un ravin et se tue. Ce film analyse avec précision le développement des sentiments dans l'âme des complices: tous deux vivent dans la terreur d'être découverts, terreur qui va devenir de la panique après l'intervention du maître-chanteur. Puis, nous voyons les deux êtres se séparer: l'homme s'éveille graduellement aux remords et veut se racheter; la femme, au contraire, s'enferme dans son égoïsme forcené. Elle préfère se débarrasser de l'homme qui peut la trahir par son aveu plutôt que de risquer une vie conjugale fortunée. Cette vie de bonheur temporel la conduit donc aux pires aberrations. Le regret lancinant qui a germé dans le cœur de l'amant n'a eu son rachat que dans cette mort atroce infligée par celle qu'il aimait. Quant à cette femme descendue dans les cercles de l'enfer, on voit jusqu'où va son égoïsme qui l'emporte sur tout sentiment de contrition. A la fin, son fol espoir de vie confortable sera brisé par une certaine justice immanente.

Il faut dire un mot de Calabuig, du même Berlanga. Un expert atomique vient s'installer dans l'île Calabuig. Sa complicité involontaire avec les contrebandiers du pays le conduit en prison. Mais cette prison est pour notre savant Jorge un lieu de prédilection: il se lie d'amitié avec toute la population et prépare un grand feu d'artifice pour la fête locale. Hélas! il doit quitter ce lieu de repos pour reprendre son devoir d'homme de science. Ici encore, c'est l'intervention de quelqu'un qui termine, pour notre savant, ses vacances. On voit que l'espoir ici encore est impossible. Jorge retournera au travail dans son laboratoire ...

Et il ne faut pas oublier également Grand-rue, du même Bardem. Une jeune "vieille fille" est victime d'une méchante farce sentimentale. A la fin, un ami madrilène lui donne des leçons de courage et de loyauté. Cette pauvre fille, elle avait trop espéré de ces jeunes que leur inconscience a conduits à badiner (un peu trop fort) avec l'amour. Cela aurait pu tourner au tragique. Mais la grande vieille fille retrouvera, semble-t-il, son équilibre et ne sombrera pas dans une langueur désespérante.

Cet espoir que l'on voit percer partout dans le cinéma espagnol peut-il se hausser jusqu'à l'espérance chrétienne? On pourrait s'y attendre, dans un pays où le catholicisme est si vivace. Mais comment se reflète-t-elle au cinéma?

x x x

2. L'espérance chrétienne - C'est par le côté social que nous allons déboucher sur cette vertu. On pense tout de suite à ce drame qu'a su évoquer Rafaël Gil, Les Damnés en marche (La Guerra de Dios). Le jeune curé André vient d'être envoyé dans le village minier d'Aldemoz. Il est mal reçu par les mineurs qui le croient à la solde du propriétaire du chantier. A la suite du licenciement d'un compagnon, les mineurs occupent la mine. Le curé prend la défense des ouvriers. Ce n'est qu'à la suite d'un accident où le fils du patron est touché que ce dernier comprend les dangers et les misères de ses employés. Le jeune curé ne négligera rien pour aider les malheureux. C'est par ce don de lui-même et le concours des enfants qu'il a su gagner qu'il réconciliera à la fois les riches et les pauvres.

On peut voir, par ce film, que pour insuffler l'espérance chrétienne, il faut commencer par satisfaire la justice. Cette lutte entre la classe possédante et la classe laborieuse n'est qu'un débat autour de la justice. Et on ne peut parvenir à une compréhension mutuelle que par un acte d'amour. C'est ainsi que le prêtre sert de trait d'union entre les deux camps et toute tentative pour le ligoter à un clan est une injustice même. Car le prêtre est le pasteur de tous. Il n'est ni ouvrier ni bourgeois. Il est le ministre de Dieu qui apporte un témoignage vivant de l'Evangile. C'est pourquoi André ne craint pas de s'exposer pour livrer le message de vérité et de paix qu'il doit transmettre. Le chemin qui conduit aux âmes demande des risques que l'homme de Dieu n'hésite pas à prendre. Mais tout appel à l'espérance chrétienne doit



tenir compte de la condition humaine car, comme le dit Péguy, "le surnaturel est lui-même charnel". Les Damnés en marche invitent donc à la compréhension entre les hommes et nous dégagent de cet esprit d'égoïsme néfaste à toute société.

Mais le cinéma espagnol peut aller plus loin encore et cette fois par la vertu d'un conte: Marcelino, pan y vino. Sans doute, Marcelino est un film "merveilleux". Le merveilleux est un procédé esthétique susceptible d'orientations particulières. On l'oppose ordinairement au réalisme et on le réfère à l'imagination. Mais on peut diriger l'imagination non seulement vers le rêve mais aussi vers le réel pour en découvrir les merveilles. Alors, il s'agit de révéler certains aspects de l'univers, habituellement cachés à l'esprit utilitariste de l'homme de la rue. Il s'agit non pas de provoquer l'étonnement ou l'effroi mais l'admiration devant les merveilles parfaitement réelles de la nature et de la grâce. Marcelino illustre convenablement cette conception du merveilleux. Ce qu'il nous révèle, c'est quelques-unes des merveilles de l'enfance et de l'esprit d'enfance. Tout est ici léger et vivant. Marcelino joue simplement devant nous avec une parfaite spontanéité et, s'il y a quelque chose de merveilleux, c'est la facilité avec laquelle la caméra semble s'être installée à la hauteur de l'enfant. Elle capte toute la réalité autour de lui; les pierres, les rochers, la vie des moines, les visages des paysans. C'est tout cela qui est merveilleux, vu à travers le regard du gamin et pas seulement le petit compagnon invisible, et le Christ descendu de la Croix pour recevoir le pain et le vin. Le réalisme du miracle est parfaitement adapté, non seulement à la tradition artistique espagnole, mais surtout à cet univers enfantin où le visible et l'invisible ouvrent de plain-pied l'un sur l'autre. N'est-ce pas du merveilleux franciscain? "On dirait un petit saint François", murmurent entre eux les moines en contemplant Marcelino avec ravissement.

Le thème du film, en un sens, n'est que l'inversion du baiser au lépreux. Saint François revoyait son Dieu souffrant dans un pauvre. Ici, c'est toute l'humanité douloureuse qui est présente dans le Christ-Dieu auquel s'adresse la naïve piété de Marcelino. Il Lennourrit parce qu'il doit avoir faim; il Le couvre parce qu'il doit avoir froid. Et Dieu accepte de se laisser ainsi "décrucifier" par la générosité d'un coeur d'enfant. Le Mal et la Mort sont vaincus et il ne reste à Marcelino qu'à s'endormir dans les bras du Seigneur.

C'est donc sur l'espérance que se clôt ce film admirable - non pas sans défaut, il s'en faut - mais qui nous séduit par la fraîcheur de son sujet et la candeur de ses personnages. Cette enfance, c'est peut-être la meilleure part de nous-mêmes que nous cachons précieusement. N'est-ce pas qu'elle vaut la peine d'être préservée? N'est-ce pas qu'elle est cette petite espérance de rien du tout ... qui fait tout avancer?

* * *

"Il faut, affirmait naguère Bardem, montrer en termes de lumière, d'images et de sons, la réalité de notre entourage, ici et aujourd'hui. Rendre témoignage du moment présent. Car, à mon avis, le cinéma sera avant tout témoignage ou bien ne sera pas." Ce témoignage comporte un immense espoir. Mais ce monde visible dans lequel nous vivons ne doit pas effacer cet autre aussi réel bien qu'invisible. C'est pourquoi le cinéma espagnol qui ne l'ignore pas annonce aux hommes de bonne volonté les chemins de l'espérance qui nous font décoller de cette terre pour nous introduire dans un royaume où la justice et l'amour se confondent.

QUEL EST VOTRE AVIS?

1. Quels sont les films espagnols que vous avez vus? Quels en sont les auteurs?
2. Qu'est-ce qu'il y a de remarquable dans le cinéma espagnol?
3. Peut-on dire que le cinéma espagnol a traité de grands sujets?
4. Le cinéma espagnol est-il d'inspiration chrétienne? Prouvez cette réponse.